

*Louis second*

Après avoir trop longtemps vécu seul avec sa sœur, il se risqua enfin à franchir le Rubicon, et il épousa, en 1855, Adélaïde Leroux. Conséquence: lorsqu'il mourut une douzaine d'années plus tard, les six enfants nés de son mariage étaient tous en bas âge. L'aîné, âgé seulement d'une dizaine d'années, était même incapable d'atteler un cheval. On devine aisément que la disparition d'un chef de famille, dans ces conditions, est le commencement de la fin. C'est un fait d'expérience. La jeune veuve eût beau payer de sa personne, lutter contre vents et marée, elle ne s'en allait pas moins à la dérive. Il lui manquait le nerf de la guerre, et ce qui est encore plus indispensable, ce que saint Paul appelle *caput mulieris*. Elle entrevit alors la ruine qui la menaçait, et vendit le bien de famille à Michel Gosselin, cousin germain de son mari. De cette façon, l'avenir de Marianne, qui, toute sa vie, s'était sacrifiée pour son frère, fut définitivement assuré. Elle quitta la maison paternelle, il est vrai, mais pour entrer dans la famille de ce cousin, au sein de laquelle elle vécut dans l'abondance et put enfin se reposer. Cette chrétienne — comme on savait l'être en ce temps-là — méritait bien le sort que lui faisait la bonté de DIEU. Je l'ai suffisamment connue pour lui rendre ce témoignage. Je me souviens encore d'une *Vie des Saints*, en deux volumes in-quarto, imprimés en gros caractères, solidement reliés en cuir, et que les paroissiens appelaient les Tomes